

SOPHIE
SCHOLL :
"NONNÀ
LA LÂCHETÉ"

Jean-Claude Mourlevat

AUDACE
RÉVOLTE
DROITS
SOUFFRANCE
COLÈRE

Prix Historia
du livre jeunesse 2013

ACTES SUD JUNIOR

CEUX QUI ONT DIT NON

Roman historique

Depuis toujours, il y a dans le monde des hommes et des femmes qui ont su dire non à ce qui leur paraissait inacceptable...

“Elle voudrait passer inaperçue, devenir invisible. Or il lui semble qu’elle occupe tout l’espace, qu’on ne voit qu’elle dans cette gare. La poignée de la valise lui brûle les doigts. Car la menace est partout, qui rôde : les soldats de la Wehrmacht, la police criminelle, la Gestapo. Aussi longtemps qu’elle tient cette valise au bout de son bras, elle est en danger de mort. Et elle le sait.”

Parce que l’Allemagne est un pays cher à son cœur, Jean-Claude Mourlevat a toujours admiré le courage des jeunes résistants allemands qui ont risqué leur vie pour combattre la bête immonde du nazisme. Le romancier nous fait partager avec pudeur son émotion. Pour que personne n’oublie jamais le destin du groupe de La Rose blanche.

SOPHIE SCHOLL :
"NON À LA LÂCHETÉ"

“Ceux qui ont dit non”
Une collection dirigée par Murielle Szac

Éditrice : Isabelle Péhourticq assistée de Fanny Gauvin
Conception graphique : Guillaume Berqa
© Actes Sud, 2013 • ISBN 978-2-330-01657-9
*Loi 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse*

www.actes-sud-junior.fr
www.ceuxquiontditnon.fr

SOPHIE SCHOLL : "NON À LA LÂCHETÉ"

Jean-Claude Mourlevat

ACTES SUD JUNIOR

1

Mercredi 27 janvier 1943

L'APRÈS-MIDI TOUCHE À SA FIN. C'est la guerre et la gare principale de Munich est pleine de réfugiés, d'enfants pâles et de soldats en uniforme. Une jeune fille s'approche du guichet, une valise à la main. Son visage est doux et enfantin. Ses cheveux bruns sont rejetés vers la droite, à partir d'une raie, et retenus par une barrette. Elle porte un manteau à col rond, une robe, des chaussettes qui lui montent sous le genou et des chaussures basses. Elle s'appelle Sophie Scholl.

Quand vient son tour, elle demande un billet aller-retour pour Stuttgart, qui se trouve à trois heures de voyage par le train express. Elle devrait pouvoir le faire sans angoisse, c'est tellement naturel de dire ces mots : *un*

aller-retour pour Stuttgart s'il vous plaît, mais au moment de parler, il lui semble que sa voix se trouble et la trahit. Que sa démarche, son regard, sa respiration la désignent. C'est à cause de son cœur qui cogne et de son estomac qui se vrille. Elle doit se battre chaque fois avec la même incontrôlable peur. Cela commence dès qu'elle quitte, tenant sa valise, l'appartement du 13b de la Franz Josefstrasse qu'elle habite avec son grand frère.

Hans a 25 ans et il étudie la médecine à l'université. En fait, il est à moitié étudiant et à moitié soldat, comme tous ses camarades. Elle, Sophie, a 21 ans. Elle a quitté sa petite ville provinciale d'Ulm et la maison familiale à l'automne précédent pour le rejoindre ici, à Munich. Elle étudie la biologie et la philosophie.

Elle voudrait passer inaperçue, devenir invisible. Or il lui semble qu'elle occupe tout

l'espace, qu'on ne voit qu'elle dans cette gare. Elle ne se sent pas davantage en sécurité sur le quai. La poignée de la valise lui brûle les doigts. Car la menace est partout, qui rôde : les soldats de la Wehrmacht, la police criminelle, la Gestapo. Aussi longtemps qu'elle tient cette valise au bout de son bras, elle est en danger de mort. Et elle le sait.

Depuis quelque temps, les journaux rapportent au quotidien les condamnations à la peine capitale prononcées par le Tribunal populaire contre ceux qui s'opposent au régime, ne serait-ce qu'en paroles : étudiants, professeurs, artistes, ouvriers, prêtres, pasteurs... Leurs dernières pages sont pleines de faire-part de décès des soldats tombés au front. Les journaux sont devenus des cimetières.

Dès que le train à vapeur s'immobilise, elle escalade le haut marchepied et se précipite.

Être sûre de monter la première et de pouvoir cacher sa valise loin d'elle, sous un siège. C'est fait. Si on la découvre, elle dira que ce n'est pas à elle. Elle prend place à l'autre bout de la voiture, ferme les yeux et fait semblant de dormir. Elle se force à respirer lentement. Ça va un peu mieux.

Le train fonce à travers la campagne, dans le soir descendant. Entre ses paupières mi-closes, elle regarde les collines, les vignes, les rivières. Elle regarde le ciel surtout, que le crépuscule embrase. Elle regarde aussi le vieil homme assis en face d'elle et qui somnole, son journal sur les genoux. *LA HAINE EST NOTRE PRIÈRE ET LA VICTOIRE NOTRE RÉCOMPENSE*, parvient-elle à lire en première page, malgré la pliure. *La haine est notre prière...* Comment peut-on imprimer une horreur pareille? Comment peut-on surtout la penser? Il faut de la perversité pour rapprocher ces deux mots. Quand

on prie, c'est le contraire de la haine, non ? Les journalistes feraient mieux de relater ce qui se passe vraiment en Europe depuis que Hitler a déclenché sa guerre totale. En Pologne par exemple, où l'on massacre la population civile. Ou bien à Stalingrad, où 300 000 soldats allemands ont déjà péri. Mais ils se taisent, les journalistes. Ils sont aux ordres. Le pays entier est aux ordres. Si on pense autrement que les nazis, on a le choix entre le silence et la guillotine.

Elle s'en va à Stuttgart, et son cœur cogne, mais ce n'est pas parce qu'elle va y retrouver celui qu'elle aime. Ce n'est pas un rendez-vous d'amour. Dommage. Son amoureux existe, pourtant. Il s'appelle Fritz Hartnagel et il est capitaine dans la Wehrmacht. Il se trouve sur le front de l'Est, à Stalingrad, justement, et elle ne l'a plus revu depuis six mois. C'était l'été, au bord de la mer du Nord, pour sa dernière permission. Ils ont

marché longtemps sur la plage. Il n'y avait pas de soldats, ni d'avions, ni de bombes, rien que le vent, le sable, le ciel et leurs rêves. Puis il est retourné là-bas, en enfer. Il a passé des semaines dehors, dans l'hiver russe, par -30 °C, son bataillon est anéanti, ses mains sont gelées et on vient de l'amputer de deux doigts dans un hôpital militaire. Toute cette souffrance... Est-ce qu'il ne sera plus que le fantôme de lui-même quand il rentrera, s'il rentre un jour ? Oui, il faut que les gens sachent. Il faut en finir avec cette guerre.

À Stuttgart, elle attend que tous les voyageurs soient descendus pour récupérer sa valise. Le contact de sa main sur la poignée déclenche aussitôt la même angoisse qu'à Munich. Son ventre se tord. La douleur s'étend jusqu'en haut de la poitrine, une armée de fourmis rouges.

Il fait nuit quand elle sort de la gare. Tant mieux. Elle marche à pas rapides dans les

rues voisines, ralentit devant chaque boîte aux lettres, s'assure que personne ne la voit, et elle y glisse une enveloppe contenant un tract. Quand elle n'en a plus, elle s'arrête dans un renforcement et en puise une nouvelle poignée dans sa valise. Elle en dépose aussi sur le pare-brise des voitures en stationnement, dans les cabines téléphoniques, entre les pages des annuaires.

Six cents tracts à distribuer. Et six cents fois la même inquiétude: Est-ce qu'on m'a vue? Chaque regard qui se pose sur elle peut signifier le commencement de sa tragédie: *Qu'est-ce que vous faites là, mademoiselle? Je peux voir ce que vous avez dans votre valise?*

Ce tract est le cinquième diffusé par le groupe de résistance des étudiants de Munich, et les nazis enragent de ne pas parvenir à en débusquer les auteurs. Il n'y va pas par quatre chemins. Il dit: *Hitler a*

perdu la guerre, il ne peut plus que la prolonger. Il accuse: Peuple allemand, que fais-tu? Tu ne vois pas, tu n'entends pas. Tu t'en vas à l'aveuglette, guidé par ceux qui te perdent. Il implore: Déchirez le manteau d'indifférence qui enveloppe votre cœur! Il prévient: Voulons-nous, demain et pour l'éternité, être le peuple haï et rejeté de tous? Il encourage: C'est une guerre de libération qui commence. La meilleure partie de notre peuple lutte à nos côtés. Il exige la liberté de parole, la fin de l'arbitraire. Il évoque déjà une Allemagne fédérale. Il annonce les fondements d'une société nouvelle. Il parle de conscience, d'honneur retrouvé.

Quand Sophie a lu ces mots, la première fois, elle s'est sentie soulevée. Des mots qui redonnent l'espoir, mais des mots interdits, des mots terriblement dangereux. Qu'importe, depuis le jour où elle a su que son frère en était l'auteur, qu'il était l'âme de la

révolte à Munich, elle a voulu en être. Elle a voulu taper les textes, les dupliquer, les diffuser, quoi qu'il lui en coûte.

Hans a commencé la lutte l'été précédent ; ils n'étaient alors que deux : lui et son ami Alexander Schmorell, un grand garçon d'origine russe, drôle, désinvolte et plein d'élégance. Ils se nommaient *La Rose blanche*. Sophie ignorait tout. Puis se sont ajoutés d'autres étudiants : Christoph Probst, qui partage le même intérêt que Hans pour les sciences et la littérature, Willi Graf, taciturne et méditatif, ainsi que leur passionnant professeur de philosophie, le docteur Kurt Huber, qui n'hésite pas à brocarder les nazis dans ses cours. Et Sophie.

Une rue. Une autre. Une autre encore. La valise se fait plus légère et les jambes plus lourdes. Elle a faim. Elle cache sa valise derrière une palissade, revient à la gare, commande une salade de pommes de terre et

l'avale debout. La grande horloge indique 23 heures. Elle repart, retrouve sa valise et reprend son jeu mortel.

Si ses parents la voyaient, ils en seraient malades. *Sophie, qu'est-ce que tu fais? Est-ce que tu sais ce que tu risques?* Et pourtant son père partage les mêmes idées qu'elle. Il a compris très tôt, dès 1933, que Hitler et sa bande conduisaient le pays au désastre. *Ce sont des loups*, disait-il, et il comparait Hitler au joueur de flûte de Hamelin qui entraîne les enfants à leur perte.

Mais comment auraient-ils pu le croire? Les Jeunesses hitlériennes leur donnaient tant de bonheur et de fierté. On vivait en communauté, au milieu de la belle nature allemande, on était solidaire et joyeux. On chantait à l'unisson ou à plusieurs voix le soir autour des feux de camp. On marchait au son du tambour. On prêtait serment sous le drapeau. Et par-dessus tout: on était pris

au sérieux, les filles autant que les garçons. Allez résister à ça quand vous avez quinze ans! D'ailleurs, à la veille de la guerre, 98 % des jeunes Allemands adhéraient à ce mouvement.

Elle se souvient: Hans avait accroché dans sa chambre une gravure représentant Hitler. Chaque soir, en rentrant du travail, leur père la décrochait, et chaque matin, Hans la remettait en place. Jusqu'à ce qu'il commence à éprouver lui-même des doutes: on lui a interdit de chanter les chansons traditionnelles russes ou norvégiennes qu'il aimait; on l'a puni pour avoir personnalisé son drapeau. Puis il y a eu ces rumeurs détestables à propos des Juifs, des handicapés, des malades mentaux, toutes ces vies *inutiles* qu'il fallait supprimer. Des mots nouveaux sont apparus: *camp de concentration*. Il y a eu ces écrivains qu'on n'avait plus le droit de lire, ces philosophes bannis.

On avait soudain le sentiment de vivre dans une grande et belle maison, tout en devinant que dans la cave se passaient des choses terribles, inavouables et ténébreuses.

Sophie rentre à Munich le lendemain matin, sa valise vide au-dessus d'elle, dans le filet à bagages. Quel soulagement ! Elle a réussi une fois de plus. La semaine précédente, elle était à Augsbourg, où elle a diffusé deux cents tracts. Dans quelques jours elle se rendra à Ulm. Et les autres ont bien travaillé aussi : Alexander Schmorell est allé à Salzbourg, et même jusqu'à Linz et Vienne, en Autriche. Hans a déposé des tracts dans les rues de Munich, la nuit, malgré les alertes aériennes. Christoph Probst est le seul à qui on interdit de s'exposer ainsi. Pourquoi ? Parce qu'il est jeune père de famille. Il a deux garçons de trois et deux ans, et sa petite dernière, qui vient de naître, n'a que trois semaines.